

pressa de suivre la femme de chambre de miss Nevil pour faire à sa toilette les petits arrangements que rend nécessaire un voyage à cheval par la poussière et le soleil.

En rentrant dans le salon, elle s'arrêta devant les fusils du colonel, que les chasseurs venaient de déposer dans un coin. "Les belles armes ! dit-elles, sont-elles à vous, mon frère ?

—Non, ce sont des fusils anglais au colonel. Ils sont aussi bons qu'ils sont beaux.

—Je voudrais bien, dit Colomba, que vous en eussiez un semblable.

—Il y en a certainement un dans ces trois-là qui appartient à della Rebbia, s'écria le colonel. Il s'en sert trop bien. Aujourd'hui quatorze coups de fusil, quatorze pièces !"

Aussitôt s'établit un combat de générosité, dans lequel Orso fut vaincu, à la grande satisfaction de sa sœur, comme il était facile de s'en apercevoir à l'expression de joie enfantine qui brilla tout d'un coup sur son visage, tout à l'heure si sérieux. "Choisissez, mon cher," disait le colonel. Orso refusait. "Eh bien ! mademoiselle, votre sœur choisira pour vous." Colomba ne se le fit pas dire deux fois : elle prit le moins orné des fusils, mais c'était un excellent Manton de gros calibre. "Celui-ci, dit-elle, doit bien porter la balle."

Son frère s'embarrassait dans ses remerciements, lorsque le dîner parut fort à propos pour le tirer d'affaire. Miss Lydia fut charmée de voir que Colomba, qui avait fait quelque résistance pour se mettre à table, et qui n'avait cédé que sur un regard de son frère, faisait en bonne catholique le signe de la croix avant de manger "Bon, se dit-elle, voilà qui est primitif." Et elle se promit de faire plus d'une observation intéressante sur ce jeune représentant des vieilles mœurs de la Corse. Pour Orso, il était évidemment à peu mal à son aise, par la crainte sans doute que sa sœur ne dit ou ne fit quelque chose qui sentit trop son village. Mais Colomba l'observait sans cesse et réglait tous ses mouvements sur ceux de son frère. Quelquefois elle le considérait fixement avec une étrange expression de tristesse ; et alors, si les yeux d'Orso rencontrait les siens, il était le premier à détourner ses regards, comme s'il eût voulu se soustraire à une question que sa sœur lui adressait mentalement et qu'il comprenait trop bien. On parlait français, car le colonel s'exprimait fort mal en italien. Colomba entendait le français, et prononçait même assez bien le peu de mots qu'elle était forcée d'échanger avec ses hôtes.

Après le dîner, le colonel, qui avait remarqué l'espèce de contrainte qui régnait en le frère et la sœur, demanda avec sa franchise ordinaire à Orso s'il ne désirait point causer seul avec mademoiselle Colomba, offrant dans ce cas de passer avec sa fille dans la pièce voisine. Mais Orso se hâta de le remercier et de dire qu'ils auraient bien le temps de causer à Pietranera. C'était le nom du village où il devait faire sa résidence.

Le colonel prit donc sa place accoutumée sur le sofa, et miss Nevil, après avoir essayé plusieurs sujets de conversation, désespérant de faire parler la belle Colomba, pria Orso de lui lire un chant du Dante, c'était son poète favori. Orso choisit le chant de l'enfer où se trouve l'épisode de Francesca da Rimini, et se mit à lire, accentuant de son mieux ces sublimes tercets, qui expriment si bien le danger de lire à deux un livre d'amour. A mesure qu'il lisait, Colomba se rapprochait de la table, relevait la tête, qu'elle avait tenue baissée, elle rougissait et pâlisait tour à tour, elle s'agitait convulsivement sur sa chaise. Admirable organisation italienne, qui, pour comprendre la poésie, n'a pas besoin qu'un pédant lui en démontre les beautés !

Quand la lecture fut terminée : "Que cela est beau ! s'écria-t-elle. Qui a fait cela, mon frère ?"

Orso fut un peu déconcerté, et miss Lydia répondit en souriant que c'était un poète florentin mort depuis plusieurs siècles.

"Je te ferai lire le Dante, dit Orso, quand nous serons à Pietranera.

—Mon Dieu, que cela est beau !" répétait Colomba ; et elle dit trois ou quatre tercets qu'elle avait retenus, d'abord

à voix basse, puis, s'animant, elle les déclama tout haut avec plus d'expression que son frère n'en avait mis à les lire.

Miss Lydia très-étonnée : "Vous paraissent aimer beaucoup la poésie, dit-elle. Que je vous envie le bonheur que vous aurez à lire le Dante comme un livre nouveau ?

—Vous voyez, miss Nevil, disait Orso, quel pouvoir ont les vers du Dante, pour émuvoir ainsi une petite sauvagesse qui ne sait que son *Pater*... Mais je me trompe ; je me rappelle que Colomba est du métier. Tout enfant, elle s'escrimait à faire des vers, et mon père m'écrivait qu'elle était la plus grande *voceratrice* de Pietranera et de deux lieues à la ronde."

Colomba jeta un coup d'œil suppliant à son frère. Miss Nevil avait ouï parler des improvisatrices corses et mourait d'envie d'en entendre une. Aussi elle s'empressa de prier Colomba de lui donner un échantillon de son talent. Orso s'interposa alors, fort contrarié de s'être si bien rappelé les dispositions poétiques de sa sœur. Il eut beau jurer que rien n'était plus plat qu'une ballata corse, protester que réciter des vers corses après ceux du Dante, c'était trahir son pays, il ne fit qu'irriter la caprice de miss Nevil, et se vit obligé à la fin de dire à sa sœur : "Eh bien ! improvise quelque chose, mais que cela soit court."

Colomba poussa un soupir, regarda attentivement pendant une minute le tapis de la table, puis les poutres du plafond ; enfin, mettant la main sur ses yeux, comme ces oiseaux qui se rassurent et croient n'être point vus quand ils ne voient point eux-mêmes, chanta, ou plutôt déclama d'une voix mal assurée la *senerata* qu'on va lire :

LA JEUNE FILLE ET LA PALOMBE

"Dans la vallée, bien loin derrière les montagnes,—le soleil n'y vient qu'une fois tous les jours ;—il y a dans la vallée une maison sombre,—et l'herbe y croît sur le seuil.—Portes, fenêtres sont toujours fermées.—Nulle fumée ne s'échappe du toit.—Mais à midi, lorsque vient le soleil,—une fenêtre s'ouvre alors,—et l'orpheline s'assied, filant à son rouet :—elle file et chante en travaillant—un chant de tristesse ;—mais nul autre chant ne répond au sien.—Un jour, un jour de printemps,—une palombe se posa sur un arbre voisin,—et entendit le chant de la jeune fille.—Jeune fille, dit-elle, tu ne pleures pas seule :—un cruel épervier m'a ravi ma campagne.—Palombe, montre-moi l'épervier ravisseur ;—fût-il aussi haut que les nuages,—je l'aurai bientôt abattu en terra.—Mais moi, pauvre fille, qui me rendra mon frère,—mon frère maintenant en lointain pays ?—Jeune fille, dis-moi où est ton frère,—et mes ailes me porteront près de lui."

"Voilà une palombe bien élevée !" s'écria Orso en embrassant sa sœur avec une émotion qui contrastait avec le ton de plaisanterie qu'il affectait.

"Votre chanson est charmante, dit miss Lydia. Je veux que vous me l'écriviez dans mon album. Je la traduirai en anglais et je la ferai mettre en musique."

Le brave colonel, qui n'avait pas compris un mot, joignit ses compliments à ceux de sa fille. Puis il ajouta : "Cette palombe dont vous parlez, mademoiselle, c'est cet oiseau que nous avons mangé aujourd'hui à la crapaudine ?"

Miss Nevil apporta son album et ne fut pas peu surprise de voir l'improvisatrice écrire sa chanson en ménageant le papier d'une façon singulière. Au lieu d'être en vedette, les vers se suivaient sur la même ligne, tant que la largeur de la feuille le permettait, en sorte qu'ils ne convenaient plus à la définition connue des compositions poétiques : "De petites lignes, d'inégale longueur, avec une marge de chaque côté." Il y avait bien encore quelques observations à faire sur l'orthographe un peu capricieuse de mademoiselle Colomba, qui, plus d'une fois, fit sourire miss Nevil, tandis que la vanité fraternelle d'Orso était au supplice.

L'heure de dormir étant arrivée, les deux jeunes filles se retirèrent dans leur chambre. Là, tandis que miss Lydia détachait collier, boucles, bracelets, elle observa sa compagne qui retirait de sa robe quelque chose de long comme un busc,